

# images et «Occident»

par une suspecte subjectivité et des orientations idéologiques précises héritées du discours des orientalistes ayant accompagné et légitimé la colonisation. C'est dans ce sens qu'ont travaillé ou travaillent aujourd'hui des gens comme Edward Saïd, les Marocains Abed el-Jabiri et Abdellah Laroui, les Algériens Mostefa Lacheraf et Mohamed Arkoun, l'Égyptien Mahmoud Amine el-Alem ou le Syrien Tayeb Tizini et bien d'autres, qui, n'excluant nullement les apports européens, ni le savoir grec, convoquant les savoirs des penseurs de l'âge d'or arabe, proposant une lecture du monde et de l'altérité qui ne serait pas binaire, mais ouverte et nourrie par d'autres savoirs et d'autres traces intellectuelles, tout en déconstruisant les discours critiques européens dont ils ne refusent pas l'hospitalité dans leurs analyses. Ce discours critique est relayé par la production littéraire et artistique.

Les Arabes qui cherchent à réoccuper une place perdue, à travers une entreprise de «restauration de soi par des moyens inspirés de l'Autre» pour reprendre Jacques Berque, n'hésitent pas à plonger dans les origines. C'est du moins ce qui ressort du discours de nombreux personnages romanesques, égarés, vivant dans un monde qui les étouffe, mais prêts à en découdre. C'est le cas de Mustapha Saïd dans le roman du Soudanais Tayib Salah, *Saison de migration vers le Nord*, Zayni Barakat de l'Égyptien Jamal el-Ghittani ou Nedjma de Kateb Yacine. Ainsi, le personnage est-il marqué par de nombreux éléments appartenant à plusieurs cultures et sous-cultures, engendrant des postures hybrides faites de «négociations» et de réappropriations identitaires, fonctionnant comme un tout sans jamais se départir de sa position oppositionnelle, conflictuelle.

Le colonisé est condamné à se battre, en usant des armes de l'Autre qui le considère comme incapable de parole. Ces auteurs remettent ainsi en cause la conception essentialiste de l'identité et de l'altérité.

Chez le Syrien Saâdallah Wannous, le personnage, produit de multiples péripéties historiques, fondamentalement marqué par une profonde blessure mémorielle et politique, va en guerre contre le pouvoir en place tout en n'oubliant nullement d'affirmer une identité plurielle, mais en promettant d'agir contre l'Autre, lieu de l'humiliation, mais jamais décrit comme Un, singulier.

*Soirée de gala à l'occasion du 5 juin* (Haflat Samar min ajli khamisa houzaïrane) de Saâdallah Wannous, interdite juste après sa sortie, critique sévèrement, à travers la représentation d'une pièce de théâtre sur le 5 juin, les véritables responsables de cette catastrophe incarnés par les hommes du pouvoir qui n'agissent que par l'usage de l'arme de la répression contre leur peuple et qui sont otages de l'Occident capitaliste. Dans les textes des Égyptiens Alfred Faraj (*Souleymane el - Halabi*) ou Youcef Idriss (*Les sapins*), le personnage de l'Européen ou de l'Américain est, certes, négatif, rejeté, incarnant les pouvoirs en place, mais présenté plutôt comme une victime d'un système qui le dépasse. Cette vision est surtout claire chez Kateb Yacine dans ses pièces, *Mohamed prends ta valise* ou *Le roi de l'Ouest* et même le *Bourgeois sans culotte* ou *le spectre du parc Monceau* où il est question d'un dépassement de la situation binaire, Orient-Occident, donnant à voir des personnages assumant et revendiquant un discours internationaliste où la communarde Louise Michel, le Vietnamien Giap et l'Algérien Ben M'hidi se battent pour le même idéal. Ainsi, peut-on parler de processus transculturel, pour reprendre la formule du Cubain Fernando Ortiz, engendrant de constantes transmutations, suscitant un ébranlement des frontières, sans pour autant exclure la dimension conflictuelle. Nous assistons à une reterritorialisation dans un univers marqué par les jeux de solidarité et à des déplacements identitaires engendrés par l'altérité dépassant largement toute relation binaire.

L'histoire est fortement présente dans les textes. C'est une sorte d'appel à un passé en contrepoint de l'histoire européenne. Frantz Fanon l'explique ainsi : «La passion mise par les auteurs arabes contemporains à rappeler à leurs peuples les grandes pages de l'histoire arabe est une réponse aux mensonges de l'Occupant.» Le colonisé, pour reprendre Frantz Fanon, plonge dans une sorte de repli identitaire, cherchant à montrer à l'Autre qu'il est tout à fait différent. C'est ce qui fait dire à Kateb qu'il avait écrit en français pour dire aux Français qu'il n'était pas français. Ici, la notion d'hybridité telle que proposée par Homi Bhabha dans *Les lieux de la culture*, ne semble pas résister, en temps colonial, aux jeux de l'Histoire. Le colonisé est aussi un acteur, il prend son destin en main.

C'est ce que nous retrouvons dans les textes de Kateb Yacine, de Malek Haddad, de Boudia, de Chraïbi et de bien d'autres écrivains maghrébins et moyen-orientaux comme le poète palestinien Mahmoud Darwish qui se définit comme un homme-valise en perpétuelle migration. Il définit ainsi l'identité : «Et l'identité ? je dis. Il répond : Autodéfense... L'identité est fille de la naissance. Mais elle est en fin de compte l'œuvre de celui qui la porte, non le legs d'un passé.»

L'altérité est, au même titre que le langage, une affaire de rapports de force. Les élites, notamment celles qui allaient s'exercer au métier d'écrivains en langue française, découvraient l'ambiguïté de leur fonction, condamnés à user d'une langue qui ne leur appartenait pas, de surcroît, trop marquée historiquement et socialement et se voyaient prendre une distance avec leur société, au départ peuplée d'une écrasante majorité d'analphabètes.

Ce n'est pas pour rien qu'un des personnages de *Nedjma* de Kateb Yacine ne s'était pas empêché de faire ce douloureux constat : «Chaque mot français que j'apprenais m'éloignait davantage de ma mère.» Ainsi, étaient en présence deux for-

mations discursives, deux entités idiomatiques. La langue devait, selon l'écrivain Kateb Yacine, se transformer en «butin de guerre» du moment que l'Algérie était dans «la gueule du loup». Le choix d'emprunter la langue et la culture de l'Autre était conscient, il pouvait peut-être permettre, à côté d'autres instances, la mise en branle d'un discours de la libération, pour emprunter des mots à Fanon qui insiste sur la plongée dynamique dans les origines qui n'est nullement une quête d'une identité perdue, telle que développée par de nombreux critiques, mais une réponse au déni de culture et de civilisation du colonisateur. C'est le cas dans de nombreuses productions littéraires et artistiques.

La «culture arabe» est, comme toutes les autres cultures, plurielle, marquée par la présence de multiples emprunts, complexe et variée, se nourrissant constamment de l'hospitalité des autres espaces intellectuels et culturels, des différents pans mémoriels et des ruptures historiques, fonctionnant comme une identité-rhizome pour reprendre Edouard Glissant dans un monde où les sciences sociales tendent à devenir des instruments idéologiques aux mains des gouvernements, contribuant à la fabrication des images de l'Autre. Denis-Constant Martin explique ainsi cette notion de Glissant empruntée à Deleuze et Guattari : «L'identité-rhizome est la conception de la culture sur laquelle elle s'appuie, réaffirme simplement que les cultures (...) sont ouvertes les unes aux autres et évoluent par le jeu de leurs relations, cependant qu'on ne peut les confondre et qu'elles ne se diluent pas les unes dans les autres.»

Des auteurs comme Assia Djebar, Jamal el-Ghittani, Youssef Idriss, Mahmoud Darwish n'ont jamais cessé de dénoncer les constructions binaires et manichéennes et les représentations fantasmatisques des personnages féminins. Bourdieu et Derrida l'ont fait à plusieurs reprises.

A. C.

HOMMAGE

## Mohamed Bouchehit : le parcours d'un juste

**Il y a une vingtaine d'années disparaissait un grand intellectuel, d'une légendaire timidité, ayant une extraordinaire connaissance des jeux de la culture et de la politique, s'intéressant au théâtre, au cinéma et à la littérature. Il s'agit de Mohamed Bouchehit, qui a laissé des écrits prémonitoires sur la crise du capitalisme aujourd'hui, des graves dérives de l'espace culturel et des questions patrimoniales et politiques.**

Mohamed Bouchehit qui défendait des positions politiques et culturelles progressistes a toujours suivi de très près l'actualité politique et culturelle arabe, fréquentant de grands hommes de lettres et de culture qui avaient défrayé la chronique et alimenté l'espace intellectuel et culturel arabe. Son passage à Beyrouth et à Paris lui a permis d'explorer de l'intérieur certains espaces politiques et culturels et développer une singulière réflexion mettant en relief les lieux privilégiés d'une parole libre souvent marquée de suspicion par les cercles dominants. Sa réflexion sur la littérature et l'altérité, riche de la lecture d'Edward Saïd, de Mah-

moud Amin El-Alem et de Hegel, suggèrent l'émergence d'une identité plurielle, mouvante, produit de toutes les cultures humaines sans pour autant répudier une sorte d'autonomie culturelle, n'ayant pas peur de l'hospitalité des autres cultures. C'est dans ce sens qu'il pose la question de la littérature de langues arabe et française, soutenant l'idée d'un enrichissement mutuel, mettant en avant l'idée de la structure romanesque et théâtrale d'aujourd'hui, empruntée à l'Occident. Le problème ne se poserait pas donc au niveau de la langue, mais à celui de la structure culturelle, elle-même. Il rejoint ainsi le sociologue tunisien, Mohamed Aziza qui parle d'«hypothèque originelle» et le Cubain Fernando Ortiz qui parle de transculturalité enrichissant ainsi la notion deleuzienne de rhizome.

Ses écrits, non encore édités, ce qui est malheureux, marqués par une certaine rigueur et se caractérisant par une distance avec les objets et les faits, donnent à voir l'étendue de la crise du capitalisme aujourd'hui, prenant en otage des sociétés humaines condamnées par cette propension à une excessive libéralisation des marchés et à la mise en œuvre d'un discours néolibéral qui serait mortel pour les peuples du Sud obligés, s'ils veulent

s'en sortir, d'épouser les contours de véritables pratiques démocratiques imprégnées par le jeu de la justice sociale. Mohamed Bouchehit plaide pour une démocratie sociale qui prendrait ses racines de l'expérience athénienne.

Ainsi, dira-t-il, seule une véritable transparence et un sérieux jeu démocratique pourrait donner à l'Algérie des gages d'une sortie de crise, mais en allant au fond des choses, en rompant avec le système du parti et de la pensée uniques qui serait toujours de mise. Ce texte avait été écrit vers le début des années 1990, mettant en garde contre un multipartisme qui ne serait que de façade, ne faisant que différer des conflits qui pourraient devenir violents. Les propos de Bouchehit sur les questions du socialisme, de la démocratie et de la culture apportent quelques éclairages sur la pratique politique et culturelle.

Mohamed Bouchehit qui a longtemps vécu à l'étranger, notamment à Beyrouth, ne tarit pas d'éloges sur Mohamed Boudia qu'il a côtoyé et qui, soutient-il, aurait émis le vœu de voir sa dépouille rejoindre la terre d'Algérie après la mort de Boumediene, mais sa famille aurait préféré l'ensevelir à Alger juste après son assassinat, en 1973.

Il parle, avec admiration, des poètes palestiniens, comme Azzedine Menasra et Mahmoud Darwish qu'il avait bien connus tout en tentant de répondre à une question sur la poésie palestinienne, considérée par certains, comme strictement militante.

Il souligne le grand travail sur la langue et le choix de certains procédés techniques et d'images, à l'origine de textes singuliers, faisant penser aux poèmes de Machado, Alberti et Lorca.

Ses lectures de textes romanesques de Ouettar, Saadi, Benhadouga ou Bagtache sont d'une rigoureuse minutie, cherchant dans le texte les jeux formels et les lieux thématiques tout en allant au fond des choses, en se débarrassant de tout regard complaisant, quitte à se faire des adversaires.

Ce touche-à-tout qui, à son retour en Algérie, tout en choisissant de travailler à la Sned de Skikda et de collaborer avec divers journaux de langue arabe, a toujours continué à s'intéresser aux choses de l'art et de la culture. Ses écrits sur le théâtre et les différentes richesses patrimoniales de Skikda restent d'actualité.

Il serait temps que ses textes soient enfin édités.

A. C.